
MICHÈLE JOLÉ

LE DESTIN FESTIF DU CANAL SAINT-MARTIN

« De là, reliés par une fine passerelle, on découvrait les quais de Jemmapes et de Valmy. Des camions chargés de sable suivaient les berges. Au fil du canal, des péniches glissaient, lentes et gonflées comme du bétail. 117

Lecouvreur, que ces choses laissaient d'ordinaire insensible, poussa un cri : – Ah ! quelle vue ! Ce que vous êtes bien situés !... Je suis un vieux Parisien, mais voyez-vous, je ne connaissais pas ce coin-là. On se croirait au bord de la mer. »

EUGÈNE DABIT, *L'Hôtel du Nord*, Denoël, 1961.

« Ce que je trouve d'attachant, c'est qu'il y a le canal qui change tout, ça change les données. Le canal, ça fait vacances. Il suffit qu'il y ait un brin de soleil, les quais du canal font vacances. C'est un endroit assez calme, où beaucoup de gens viennent se promener, on a tout de suite l'impression d'être ailleurs, pas à Paris, mais sur un port, on est disponible, on a l'impression d'avoir le temps... »

Interview d'un jeune homme de 25 ans
qui habite le quartier du canal, 2005.

RUE FESTIVE ?

Prenons à la lettre les termes de la commande que l'on nous a faite, la rue festive. Il nous semble que cette expression dit plus, ou du moins autre chose, que la ville et la fête, ou la rue en fête. De fait, le qualificatif de festif met en présence d'autres réalités que l'événement exceptionnel d'une fête que la rue accueillera temporairement, même si

aujourd'hui leur nombre et leur périodicité en font un phénomène culturel à étudier en soi¹.

118 Selon l'Académie française, « festif », emprunté du latin *festivus*, signifie « gai », et dérivé de *festus*, en fête, « qui a les caractères d'une fête » ; on parlera d'ambiance festive ou de fête ; un lieu, en l'occurrence public, comme la rue, peut être qualifié de festif pour peu qu'il dégage un air de fête, un « air de liberté », un je-ne-sais-quoi qui se remarque, qui peut surprendre. Les manières d'être des gens qui y passent ou qui y stationnent, leurs rassemblements, les commerces, boutiques, activités, dans certains cas, des manifestations à l'allure de fête, donnent un style, à un moment de l'histoire d'une rue, voire d'un quartier, un style festif. La notion de style festif a le mérite également de poser directement la question des dispositions physiques, sensibles et symboliques d'un espace qui peut se prêter plus que d'autres à la mise en scène et au marquage ludique qu'attend ou construit un groupe social donné à un moment donné. Souvent de courte durée.

Nous partons donc de l'idée et du constat qu'il y a des espaces qui, dans certaines circonstances, cristallisent un désir de fête dont les expressions sont multiformes et qui ont la capacité de se contaminer les unes les autres et d'opérer des greffes de divers types, économiques, sociaux, culturels, urbanistiques. Comme si l'espace aussi donnait la fête. Nous le verrons dans l'exemple du canal Saint-Martin.

RUE BRANCHÉE OU RUE FESTIVE ?

Ces espaces spécialisés, auxquels nous nous intéresserons ici, sont souvent qualifiés dans le langage courant de « branchés » ou de « bobos »². La culture festive est sans aucun doute un des traits communs aux populations dites branchées qui les fréquentent – à des degrés divers, car elles sont, elles aussi, soumises à des hiérarchies. Plus que d'autres, même si certaines de leurs valeurs sont très caractéristiques d'une société dite festive que certains auteurs dénoncent avec vigueur³, elles font du temps libre un art, un mode de vie ; il s'agit pour elles de cultiver le

1. Voir *Urbanisme*, n° 331, *La Fête en ville*, juillet-août 2003.

2. Aucun sens péjoratif n'est donné à ces termes ; ils désignent autant un statut social et un secteur d'activité que des modes de vie et des valeurs. Ils désignent bien évidemment également des lieux. Il est intéressant de noter qu'ils sont entrés dans la terminologie « technique » (INSEE, APUR [Atelier parisien d'urbanisme]...).

caractère libertaire, gratuit, hédonistique d'un temps moins contraint et dont l'usage se veut subversif ou tout au moins à contre-courant.

Les pratiques culturelles des « jeunes branchés » seraient, selon Olivier Donnat⁴, une association de pratiques cumulatives polarisées autour des sorties : boîtes de nuit, cinéma, concert de rock, shopping de mode – beaucoup de dépenses concerneraient les représentations de soi. Les sorties nocturnes en seraient le point fort : « Les probabilités de sortir le soir plusieurs fois par semaine seraient extrêmement fortes pour un homme actif de moins de 25 ans, vivant seul à Paris, haut diplômé, se déclarant très à gauche et sans religion... »

Mais une des nouveautés de cette culture qui concerne notre propos est précisément l'occupation qui est faite de la rue, de l'espace public et, à travers ce qu'il faut bien nommer des appropriations, le désir de visibilité, y compris des corps dans leurs atouts et leur expression désirante. Ces occupations brouillent les frontières entre les sphères du public et du privé et c'est sans doute là que gît l'interrogation sur la nature même de ce phénomène et sur ses effets dans l'espace public ; en effet, à terme, ces présences répétées risquent de vulnérabiliser les co-existences, les co-habitations des différents usagers, passants, résidents, visiteurs.

119

Certes, la prise de la rue est constitutive de la fête ; elle en est même une des sources de réjouissance ; en cela, rien de nouveau, à l'exception que, dans nos cas de figure, la fête, c'est tous les jours ou presque. De ces bouleversements des temps sociaux et de leur désynchronisation, résulte une espèce de dilution et banalisation de ces effervescences joyeuses et festives. C'est en cela que la matrice spatiale a un rôle stratégique, puisqu'en elle-même elle est porteuse d'animations, surtout lorsque l'été est là et que le soleil s'y prête : « Le soleil est un des grands toniques des foules, surtout des désireuses et des foules d'amour, foules de fête, foules joyeuses⁵ » ; de ce fait, elle permet à d'autres de s'y greffer, d'en être, de s'y brancher sans forcément en mériter le qualificatif de festif – ou démeriter, selon l'interprétation que l'on en fait.

Un des modes de reconquête de la rue se fait par l'intermédiaire d'activités lucratives et privées comme les cafés, où des populations spécifiques mettent leur griffe, s'y reconnaissent pour faire la fête,

3. Philippe Murray, *Festivus, festivus*, Fayard, 2005.

4. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français*, La Documentation française, 1998.

5. Gabriel Tarde, *L'Opinion et la Foule*, PUF, 1989.

autour souvent de la musique et de ses effervescences. L'APUR, qui a jugé opportun de faire une carte des « lieux branchés » à Paris, met en évidence leur concentration sur la rive droite, particulièrement dans l'Est – à l'exception du cas très singulier des Champs-Élysées – et dans des rues spécifiques⁶. Bastille et la rue Oberkampf restent emblématiques de ces spécialisations. Dans la majorité de ces lieux est programmée de la musique, souvent destinée à la danse et qui contribue à l'ambiance festive des rues où l'on se montre, l'on se croise, l'on se reconnaît. Si l'on prend la rue Oberkampf, prototype de ce genre de rue, les « animateurs » en sont les cafés et les restaurants qui ont impulsé de nouveaux rythmes, modes de consommation et esthétique : enseignes colorées, lumières tamisées, décor kitsch qui créent ainsi une unité spatio-temporelle singulière, identifiable, un territoire. Les membres de ce territoire en sont principalement des jeunes citadins, célibataires (sans enfants surtout), dont l'éthique est de pratiquer la ville à contretemps, vivre la nuit et faire la fête.

D'ailleurs, la rue Oberkampf n'est souvent qu'une étape dans leur parcours nocturne qui comprend d'autres lieux. « Leurs pratiques de la rue sont très sélectives, sensibles aux phénomènes de mode... Ainsi le lieu branché ne le restera-t-il pas longtemps – même s'il reste fréquenté par d'autres usagers : Bastille et Oberkampf naguère, la rue Sainte-Marthe et le canal Saint-Martin aujourd'hui », comme l'annonce Antoine Fleury⁷. Le canal Saint-Martin cependant présente des singularités à la fois dans sa morphologie et dans la complexité des occupations et rassemblements festifs qu'il suscite et la conquête festive dont il est l'objet depuis quelques années joue sur plusieurs registres.

LE CANAL SAINT-MARTIN : UN ESPACE SINGULIER

« Au milieu des parfums de la friture, du calicot, du fromage, du poisson, dans l'aridité du pavé, le voilà soudain surgissant, apportant avec lui son cortège inattendu de verdure, promenant, sous des ponts arqués de forme japonaise, au milieu de la foule affairée et de la sécheresse des maisons grises, le peuple calme, un peu distant des marinières.

6. Pour l'APUR, un lieu branché est un bar, café ou restaurant reconnu comme tel par un large public, leurs références étant les magazines tels que *Nova magazine*, *Zurban*, *Lylo*, *Aden...*

7. « La rue : un objet géographique », *Tracés*, n° 5, printemps 2004.

Au bord de l'eau, des jardinets tout au long abritent dans leurs massifs de fusains des ménagères qui tricotent au frais. L'atmosphère est remplie par le bouillonnement des écluses, on oublie le voisinage laborieux des entrepôts, tout incite à la paresse. Hormis les clochards, qui sèment leurs tas de nippes verdâtres un peu partout sur la pierre, on rencontre à tous les pas des ouvriers, des quidams de toute sorte qui s'accourent aux balustrades ou se plantent immobiles sur les berges et rêvent.»

EUGÈNE DABIT, *L'Hôtel du Nord*, Denoël, 1961.

Comme la majorité des Parisiens il y a encore cinq ans, le propriétaire de l'Hôtel du Nord ne connaissait pas ce « coin-là » ; peu de promeneurs, à l'exception de Bouvard et Pécuchet – et sans doute Gustave Flaubert – venaient s'y égarer. Le canal était avant tout un lieu de travail et, pour la rumeur populaire et romanesque, le lieu du crime et des cadavres repêchés. 121

Cependant, à en croire Eugène Dabit et Claude Blanchard, ceux qui y vivaient ou y travaillaient n'étaient pas insensibles à l'atmosphère du lieu, mélange étrange de labeur et de langueur, de pauvreté et d'évasion, de chantiers et de passerelles surannées, d'eau, de verdure et de pavé.

Il faut attendre les années quatre-vingt pour que les choses changent et que le canal devienne un lieu à habiter, à voir, à fréquenter, à visiter. Depuis lors, la mutation socio-économique s'est accélérée et la réputation du canal et de ses quais universalisée⁸. « L'évolution du canal Saint-Martin est définitivement engagée. Lieu réputé peu fréquentable il y a encore 10 ans, il est devenu l'un des quartiers les plus prisés des Parisiens » : voilà ce que diagnostique l'APUR. « Ce site, poursuivent-ils, s'ouvre de plus en plus aux visites touristiques, à la promenade, aux loisirs, à la fête... Il peut jouer un rôle nouveau d'espace festif. » En effet, outre son eau, ses écluses, ses passerelles, le canal a des quais plantés qui potentiellement pouvaient fonctionner comme « un jardin linéaire, lieu de repos et de jeu⁹ ». Il suffisait que certaines conditions soient remplies pour qu'il le devienne.

La réalité d'aujourd'hui a dépassé les espoirs des « entrepreneurs » de cette reconquête, certes festive, mais qui était au départ une stratégie de territorialisation identitaire et d'agrément résidentiel. La morpho-

8. *Air France Magazine*, août 2004.

9. APUR, *Paris et ses quartiers. Éléments pour un diagnostic, 10^e arrondissement*, rapport Ville de Paris, 2002.

logie et la localisation du canal dans l'environnement s'y prêtaient; en effet, elles l'ont, pendant longtemps et aujourd'hui encore d'une certaine façon, protégé du circuit de la grande mobilité routinière et quotidienne, piétonne, par bus et par métro; la circulation automobile, malgré son importance, est délestée sur le boulevard Magenta et le boulevard Parmentier qui abritent également les stations de métro. Espace-caisson donc, retiré en quelque sorte, que seules quelques places stratégiques mettent en relation, la place de la Grisettes, le pont de la Grange-aux-Belles et, plus loin, la place Stalingrad. Localisation qui peut préserver l'entourage d'une fréquentation extérieure de pur passage. Espace qui sert de coulisses aux grands boulevards. Situation paradoxale et privilégiée qui à la fois l'a préservé et exposé.

122 LES INGRÉDIENTS D'UNE RECONQUÊTE
À MULTIPLES FACES
OU LA FÊTE ET SES TOURMENTS

Dans les années quatre-vingt, rappelons-le, les activités industrielles et portuaires autour du canal disparaissent et laissent place à de nouvelles activités, liées aux nouvelles technologies, à la communication, au graphisme, à la publicité, à la mode, au monde musical qui s'installent dans les locaux délaissés – et dont le prix est encore accessible. La population active change: entre 1954 et 1999, dates de deux recensements, on observe une diminution des artisans, commerçants, chefs d'entreprise, ouvriers et employés au profit des cadres, professions intellectuelles supérieures, qui passent de 4 % à 29 %¹⁰. Depuis, le processus d'« embourgeoisement » s'est accéléré (parallèlement à la montée du prix de l'immobilier) comme dans beaucoup de quartiers à Paris. Mais il n'explique pas à lui seul la métamorphose de l'espace public qui va être soumis à des pressions, des intérêts divers et à certains moments contradictoires.

DES FÊTES POUR UN TERRITOIRE « CONVIVIAL »

Des habitants, anciens et nouveaux, sensibles au lieu et à la menace de « gentrification » sociale, puis de « boboïsation »¹¹ – à laquelle ils parti-

10. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de Paris*, La Découverte, 2004.

11. Par rapport au terme de « gentrification » (terme anglais pour désigner le remplacement, dans certains quartiers de populations populaires par des populations plus aisées), celui de

cipent malgré eux – mènent depuis dix, quinze ans de nombreuses actions pour préserver « la vie de quartier » (lutte contre les exclusions d'immeubles, contre les opérations de rénovation pour l'agrandissement du parc des Récollets, pour la préservation de l'Hôtel du Nord...). Ils développent un discours d'affirmation identitaire: un quartier multi-culturel, solidaire, convivial, agréable à vivre et inscrit dans une histoire populaire et industrielle.

Certains d'entre eux créent en 1992 un journal, *La Gazette du canal*, dont une des premières revendications est la piétonisation d'une partie des quais le dimanche. Ils obtiennent l'autorisation de l'expérimenter en 1995; pour cette occasion, ils organisent, pour mêler « convivialité et revendication », une grande fête. Dans la même période, la mairie de Paris en fait « un quartier tranquille » et aménage des pistes cyclables sur les quais. Au moment des élections de 2001, ils obtiennent une nouvelle plage horaire d'ouverture qui est avancée de 14 à 10 heures. Leur revendication actuelle est d'élargir le périmètre concerné. Entre-temps, en 1996, s'est créée l'association Canal dont l'objectif est « de valoriser le canal, en proposant des animations pour le dimanche piéton et s'investir dans les projets d'aménagement de ses rives pour le plaisir de vivre et de travailler près du canal ».

123

À partir de 1999, les manifestations festives vont aller en se multipliant; *La Gazette du canal* le reconnaît en 2002 dans un de ses titres: « Débordements d'animations au Canal ». Pour exemple, prenons l'été 2001: fête du Printemps (association le Temps de rues), pique-nique collectif de quartier, quai de modes (animation et défilé par la section design du lycée professionnel), marché de l'art (club de loisirs), voix des berges (festival des chorales), brocante (association)... La plupart se répètent chaque année et en attirent d'autres.

Le pique-nique en est un des moments forts: 400 places prévues et 1 500 personnes présentes en 2002. Son succès le promeut en festivité à répéter: « Tu fais à manger pour toi et tu partages et puis ça marche. C'est le concept du XXI^e siècle...; on veut une foule joyeuse, mangeant, assistant aux spectacles, jouant et déambulant. » Ce rassemblement pour ses promoteurs reste marqué du sceau territorial et associatif: « Nous voulons que cette rencontre du printemps reste à la fois le grand repas festif et spontané des riverains et des habitants du quartier

« boboisation » – bobo signifie bourgeois-bohème – est plus juste, car il renvoie autant à une dimension culturelle – une nouvelle façon de vivre la ville, son quartier... – qu'à une position sociale.

et qu'il devienne aussi un rassemblement régulier des associations et des conseils de quartier¹². »

Toutes ces initiatives associatives, malgré les objectifs affirmés d'animation locale de certaines, vont finir par devenir une invite à la visite, sur terre et sur l'eau, au-delà des habitants, travailleurs ou passants du quartier; elle le sera en l'occurrence pour l'esthète, le flâneur ou le fêtard qui appréciera un lieu vivant, « historique » et réputé. Elles vont être un appel aussi à d'autres expressions festives qui viennent de l'extérieur: les scénographes et concepteurs sont là pour mettre en scène le canal et l'embellir (illuminations une nuit de printemps, nouvel espace convoité pour la Fête de la musique...)¹³.

« J'ÉCHANGE MON PULL CONTRE TON CAFÉ »

124

Pendant ce temps, de nouveaux hôtes, cafés, restaurants, boutiques de mode aux couleurs séductrices prennent place: librairies spécialisées en graphisme, photos, images, stylistes, boutiques exotiques, d'accessoires kitch, boutiques de fringues. Les cafés, restaurants, nouveaux ou anciens réaménagés, aux terrasses souvent généreuses, se multiplient. *La Gazette du canal* parle de « toile d'araignée »: « avoir ce café si proche de la boutique permet de créer une réelle chaîne entre les clients du bar et nos acheteurs [objets kitsch] ».

Les façades, les vitrines, sont souvent très colorées et éclairées (les guirlandes peuvent être de mise); elles rompent avec la sobriété classique des rues bon chic, bon genre. La tonalité est donnée: celle de la couleur, de la gaîté, de la nouveauté... Le rythme aussi: les cafés impulsent de nouveaux rythmes aux quais dans la mesure où la plupart ferment à deux heures du matin et sont ouverts toute la semaine. Les commerces ouvrent le dimanche, piétonisation oblige.

Les cafés sont au cœur de la nouvelle vie publique. Jusque-là ils

12. Prospectus, « Le Canal se met à table », mai 2005.

13. Il existe depuis les années quatre-vingt un mouvement de mise en fête de la ville qui tend à se généraliser. Le premier acteur en a été le théâtre de rue, dit aussi art de la rue et a correspondu à une volonté des artistes de sortir des murs, d'occuper la rue, d'en faire leur scène et de construire ainsi un nouveau rapport avec la population; il s'agissait pour eux de redonner à l'art une valeur festive, en le rendant accessible, en prenant la rue. Certains artistes vont faire de la ville l'objet même de la fête.

Dans cette mouvance, de nouvelles figures apparaissent: scénographes, concepteurs de fête comme, par exemple, Jean Blaise avec Les Allumés à Nantes ou Rocardo Basueldo avec Le Merveilleux urbain (*Urbanisme*, 2002) pour qui la ville devient « un véritable laboratoire de prospectives urbaines ».

étaient plutôt populaires, lieu d’ancrage d’une population locale, de travailleurs (ouvriers et employés) et d’habitants, y compris d’immigrés, avec leurs rites et leur capacité d’intégration. Aujourd’hui, ils s’inscrivent en majorité dans la tendance du jour, à destination d’une population diverse, parisienne, plutôt jeune (le soir) mais pas uniquement, de culture « ludique », de gens « qui prennent le temps », qui aiment se retrouver en petits groupes.

Tous se veulent au goût du jour, dynamiques, joyeux, ludiques, frivoles, avertis, à la mode.

« LA FOULE ATTIRE ET ADMIRE LA FOULE »

La réputation est là: le canal est branché et vont venir s’y brancher tous ceux qui le savent.

125

En effet, tous les ingrédients sont là pour que le public arrive sur les quais et il arrive. À la différence d’Oberkampf, ce public est divers, selon les moments, les saisons, les lieux, les motifs. Public de flâneurs, promeneurs, souvent en famille le dimanche et dont le parcours peut se terminer ou commencer par le « brunch » proposé dans tous les cafés et les restaurants des quais. Public à pied, en rollers, à bicyclette qu’on loue au marchand du coin, installé depuis peu. Les quais sont pleins, surtout lorsqu’en plus des manifestations sont de la partie. Véritable foule spectatrice, « joyeuse », sollicitée par les saltimbanques, les groupes de musique: le théâtre est vraiment dans la rue, professionnel et improvisé. La musique, très présente, enveloppe et porte tout ce monde.

Certains lieux privilégiés, comme les passerelles, permettent des pauses; elles deviennent une scène d’exposition des corps, souvent des amoureux: être vu et regarder le bateau qui passe avec ses touristes, spectateurs et acteurs eux aussi. Le cinéma s’en empare et offre le miroir du contentement pour les amateurs heureux du canal et de leur image.

Un autre public (qui peut se combiner au précédent) est celui des assis; eux s’installent véritablement; ils sont nombreux sur les quais, surtout l’été. L’immobilité peut devenir une revendication: sur un mur en bordure du canal, qui sert d’écritoire aux passants inventifs, au bord du canal Saint-Martin, on pouvait lire en très gros caractères le graffiti suivant: « *Immobilité urbaine!* »

Il y a bien sûr les amateurs de soleil¹⁴; ils choisissent de préférence

14. On peut se poser la question de l’effet Paris-plage.

aux bancs les murets du bord du canal. Ils peuvent s'y allonger et offrir leurs corps plus ou moins dénudés au soleil, sur une serviette qu'on aura dépliée sur le ciment, peu confortable et peut-être souillé... Un coiffeur, à proximité, a installé des chaises longues (à usage privé) devant sa boutique. Ambiance de vacances oblige.

Il y a, de façon plus convenue ou plus attendue, les peintres amateurs; certains cependant viennent de loin comme ces trois dames japonaises, très élégantes, assises en biais, à la queue leu leu, sur le bord, qui, délicatement, dessinaient la passerelle. Il y a aussi d'autres solitaires dont la présence est menacée par cet excès de monde et de bruit, les pêcheurs. Ils expriment tous une disponibilité au temps et en cela participent de l'ambiance du canal.

126 La plupart, cependant, sont là, en petits groupes; le plaisir est de se retrouver là, ensemble. Ils s'adonnent à des activités sur le modèle de celles d'un jardin comme celui des Récollets par exemple, qui débouche sur le canal; on y bavarde, on joue aux cartes, aux échecs, on se masse, on se coiffe mutuellement, on se maquille, on mange, on boit, on fait de la musique.

La formule la plus en vogue est là aussi le pique-nique – certains parlent d'« apéro dinatoire » – qui se prolonge les soirs chauds, jusque tard, très tard la nuit. Depuis trois ans environ, des gens, de préférence jeunes, sans enfants (contrairement à ceux du jardin), s'installent au bord de l'eau pour y manger. La taille du groupe varie au fur et à mesure de la soirée et selon le succès des appels du portable. Le dîner est souvent ritualisé par une nappe. Certains y viennent fêter un anniversaire, un événement quelconque de la vie privée; à ce moment-là, le rituel est renforcé: bougies, seau à champagne. L'inconfort des étroits murets du canal ne dissuade pas les rassemblements. Tous les coins et espaces disponibles, même interdits par les Directions des canaux et des parcs et jardins sont investis. Exemple, cette nouvelle riveraine d'une trentaine d'années qui décide de pendre la crémaillère. Son appartement étant trop petit pour le nombre d'invités, elle décide d'occuper le square, en face de l'immeuble, fermé à partir de 20 heures. Malgré les avertissements des gardiens, les plats, les bouteilles sont installés sur des nappes colorées et on y chante, y discute tard dans la nuit... De nombreux musiciens, solitaires ou membres d'un groupe, « animent » le canal: percussions, violon, saxophone, guitare.

Les terrasses de café, elles aussi très fréquentées, servent d'appui à ces regroupements, pour peu que leurs abords soient utilisables; l'un d'entre eux vend de la bière à emporter, dégustée sur les quais, contrai-

rement à son voisin d'en face qui veut se préserver d'occupations débordantes et abusives dont il n'aurait plus le contrôle.

Car il y a effectivement un autre public, nocturne lui aussi : « les branchés de la nuit » qui fréquentent certains cafés et pas d'autres et qui souvent sont une étape de leur parcours festif. Les terrasses sont largement occupées – on fait souvent la queue pour y accéder –, comme l'intérieur qui ne désemplit pas. Le café considéré comme le plus branché donne sur le canal dont la proximité est, sans aucun doute, un élément de son succès, même si l'on ne s'y installe pas. Tous les témoignages convergent sur la clientèle de ces cafés, très mode, pour qui être vu et voir, donc être là, seraient aussi importants qu'y boire ou converser.

Enfin, dernière signature pour un canal joyeux et « tendance », c'est le passage des rollers, tous les vendredis soir, qui offrent leur spectacle aux occupants des quais.

127

On le voit, toutes ces pratiques, collectives ou individuelles, privées ou publiques, ont en commun de bousculer à un moment donné les règles ordinaires d'occupation de l'espace public. Les frontières privé/public s'estompent. « L'espace est à nous, ici et maintenant, pour notre plaisir. » Les raisons d'être là peuvent être diverses comme les publics. Ces publics d'ailleurs ont des régimes d'engagement différents : le public d'une manifestation festive n'est pas celui des pique-niques des bords du canal le soir – juxtaposition de petits groupes isolés –, ni celui du pique-nique collectif annuel – qui se veut de type communautaire. Pourtant, ses présences décalées dans le temps ont en commun de partager, avec plus ou moins de participation, une ambiance festive à des fins communes : l'espace du canal fonctionnerait comme une « matrice fusionnelle » d'autocélébration. Le processus de patrimonialisation du canal y contribue.

LA MÉTAMORPHOSE DE L'EAU ET LES CONDITIONS DE SA CÉLÉBRATION

La singularité festive et le tropisme qu'exerce ce lieu tiennent, bien sûr, aussi, à la présence de l'eau et à son histoire. Nous l'avons dit, cette histoire qui s'impose comme une donnée collective est récente ; il en est de même de sa revendication. Même si Eugène Dabit prête à ses personnages un rapport poétique au canal, il n'est pas sûr que le canal ne soit pas resté, dans l'imaginaire de ceux qui le connaissaient, un lieu de travail, assez glauque pendant longtemps. Entre-temps, Marcel Carné a pris le relais d'Eugène Dabit et en a fait une réalité par-

tageable avec d'autres. Les associations, dans la défense de l'idée d'un quartier convivial, contribuent également à la construction « mémorielle » : la bataille pour la sauvegarde de la façade de l'Hôtel du Nord en fait partie. Les bateaux pour touristes et Parisiens curieux, qui invitent à la promenade et à la joie de découvrir un lieu méconnu, dont l'Hôtel du Nord – le dialogue autour d'« atmosphère » entre Arletty et Jouvét est retransmis systématiquement au paysage de l'écluse des Récollets –, participent aussi à la construction de l'imaginaire collectif d'un canal populaire et « exotique » ; ils s'inscrivent, ce faisant, dans le paysage festif.

128 La présence de l'eau joue également sur un autre registre de l'imaginaire des visiteurs. Comme le fait dire Eugène Dabit au propriétaire de l'Hôtel du Nord et comme me le dira un jeune directeur de restaurant branché des Halles et se reconnaissant lui-même branché, le canal, c'est l'évasion, c'est la mer, la vacance, la disponibilité à la rêverie. Pour qu'il en soit ainsi, il faut croire au pouvoir des mots qui, symboliquement, ont opéré une espèce de rite de purification de l'eau du canal, en la nommant, en la qualifiant. Eugène Dabit parmi les premiers y a « travaillé ». Pour mieux s'en rendre compte, lisons Héron de Villefosse qui, en 1950, parle encore de l'eau du canal dans ses termes : « Ce n'est pas de l'eau d'agrément, eau esclave de l'industrie, eau servile, qui reste sale le dimanche, qui sent mauvais, dont le caractère tire sa beauté de ce qu'il a d'excessif dans son réalisme sans idéal. » Il nous semble que l'eau reste, malgré la disparition de l'industrie, glauque, mais « la force des loisirs » l'ont métamorphosée en un bien à admirer, à louer, à aimer.

Nous nous en tiendrons, après cette balade réfléchie sur le canal festif, à quelques constats et questions :

1) Pierre Sansot et Abraham Moles, dans les années quatre-vingt, s'étaient inquiétés de la « réfrigération » des rues et y voyaient la mort de nos villes. Pour eux, les rues étaient à prendre, à reconquérir contre la mobilité qu'ils liaient à la baisse de sociabilité. Abraham Moles analysait les « micro-événements » – le théâtre de rue est de la famille – comme des ruptures d'avec la quotidienneté dont il préconisait la multiplication. Certains lieux parisiens d'aujourd'hui nous interrogent sur le phénomène inverse : cette accessibilité élargie aux plaisirs de la ville ne serait-elle pas d'une part exclusive et d'une certaine façon tyrannique ?

2) Nous n'avons pas, à dessein, parlé des riverains du canal, sauf lorsqu'ils étaient invités par « leurs représentants » à participer aux fêtes de quartier. Certains d'entre eux, sans doute, se reconnaissent dans les diverses entreprises ludiques et y participent. D'autres expriment certaines réserves ou même de l'exaspération à l'encontre de cet abus de territoire sans pour autant, paradoxalement, avoir le désir de le revendiquer comme tel pour eux.

3) Pour la première fois, tout ce mois d'août 2005, un groupe de « zonards » et leurs chiens avaient élu domicile à la passerelle de l'Hôtel du Nord : en dessous la nuit pour y dormir et, le jour, au-dessus, sur les marches, pour y jouer du tam-tam et y mendier. Faut-il voir dans leur présence la confirmation de la vocation festive du canal – les concentrations de ce type sont des ressources pour les gens à la rue – ou, au contraire, le signal d'un déclin (et d'un déplacement ou d'une mutation futurs) en ce que ce type de lieu, tel que nous l'avons décrit, ne serait pas partageable avec ceux qui ne sont pas comme soi et qui ne « cadrent » pas dans le paysage festif et patrimonial ?

R É S U M É

La rue festive renvoie autant à la notion d'ambiance, de style d'être qu'à celle de manifestation calendaire exceptionnelle. Elle est comme une cristallisation d'attentes multiples de différents acteurs et populations qui, à des fins ludiques et revendicatives, font de certaines rues, de certains espaces publics, leurs territoires. Des logiques, contradictoires en soi (marchande, associative, politique), peuvent y coopérer et aboutir à la reconstruction symbolique d'un lieu, comme le canal Saint-Martin, qui à terme peut fonctionner comme un lieu de pur « spectacle ».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Éric Adamkiewicz, « Les pratiques récréatives et sportives », in Jeanne Brody (dir.), *La Rue*, Presses universitaires du Mirail, 2005.
- APUR, *Paris et ses quartiers. Éléments pour un diagnostic, 10^e arrondissement*, rapport Ville de Paris, 2002.
- Samuel Bordreuil, « La rue sociable: formes élémentaires et paradoxes », in Jeanne Brody (dir.), *La Rue*, Presses universitaires du Mirail, 2005.
- David Brooks, *Les Bobos*, COL, 2000.
- Philippe Chaudoir et Sylvia Ostrowetsky, « L'espace festif et son public », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 70, 1996.
- Alain Corbin, *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Aubier, 1984.
- Eugène Dabit, *L'Hôtel du Nord*, Denoël, 1961.
- Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français*, La Documentation française, 1998.
- 130 Antoine Fleury, « La rue: un objet géographique », *Tracés*, n° 5, printemps 2004. *La Gazette du canal Saint-Martin*, n° 35, 2003-2004.
- René Héron de Villefosse, *Prés et Bois parisiens*, Grasset, 1950.
- Michèle Jolé, « Lorsque la ville invite à s'asseoir », *Annales de la recherche urbaine*, n° 94, 2003.
- Isaac Joseph, *La Ville sans qualités*, L'Aube, 1998.
- Abraham Moles, *Labyrinthes du vécu, l'Espace: matière d'actions*, Librairie des Méridiens, 1982.
- Philippe Murray, *Festivus, festivus*, Fayard, 2005.
- Pascal Payen-Appenzeiller, *Mon canal Saint-Martin*, édité par l'auteur, 1984.
- Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de Paris*, La Découverte, 2004.
- Pierre Sansot, *La Poétique de l'espace*, Klincksieck, 1984.
- Joan Stavo-Debaugé, « L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut », in Daniel Cefaï et Dominique Pasquier (dir.), *Les Sens du public*, PUF, 2003.
- Gabriel Tarde, *L'Opinion et la Foule*, PUF, 1989.
- Urbanisme*, n° 331, *La Fête en ville*, juillet-août 2003.